Judith Bouilloc

Les Maîtres du Vent

ARTÈGE jeunesse

Les Maîtres du vent

« Loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n°2011-525 du 17 mai 2011 »
dépôt légal : Mai 2016

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr.

ISBN : 979-1-09499-816-8
ISBN pdf : 979-1-09499-839-7

Judith Bouilloc

Les Maîtres du vent

ROMAN

ARTÈGE jeunesse

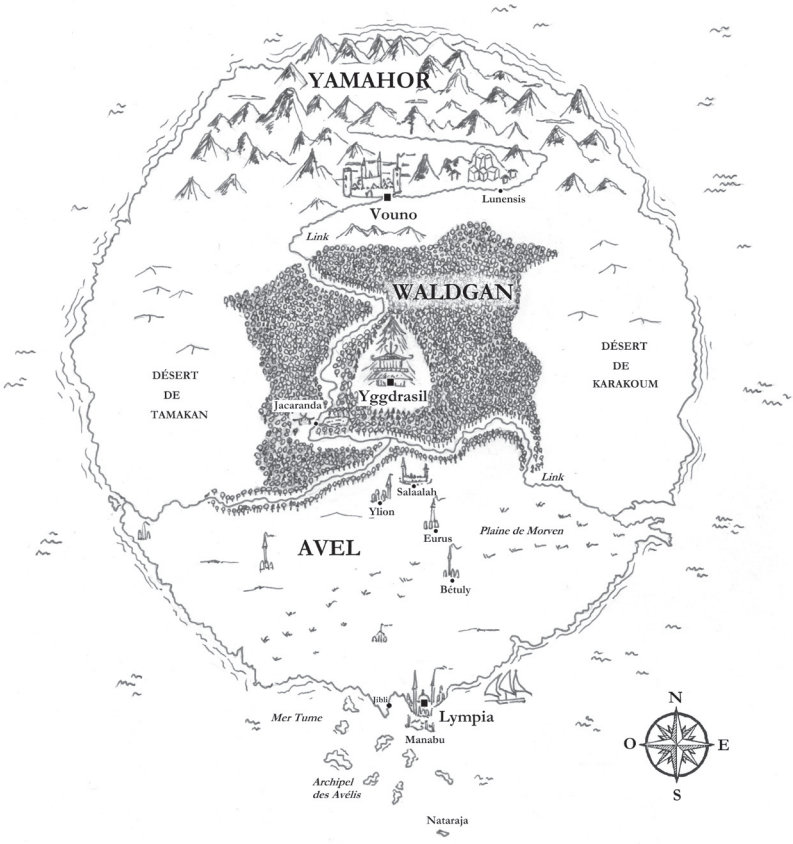
Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs!
Envolez-vous, pages tout éblouies!

Paul Valéry, *Le cimetière marin*[1]

1. Les vers, au début des chapitres, sont tous extraits de ce même poème.

Au kharré magique

GILGAL


YAMAHOR
Lunensis
Vouno
Link
WALDGAN
DÉSERT
DE
TAMAKAN
DÉSERT
DE
KARAKOUM
Yggdrasil
Jacaranda
Link
Salaalah
Ylion
Eurus
Plaine de Morven
AVEL
Bétuly
Ibbi
Lympia
Mer Tume
Manabu
Archipel
des Avélis
Nataraja
N
O
E
S

Première partie

L'école

PROVINCES DE WALDGAN

1. Les statues qui dansaient

Dans le jardin de Frans Galateia, tout appelait à l'élévation. Entre les oliviers et les pins biscornus se dressaient des sculptures en marbre blanc. Les lignes parfaites des statues, leur clarté irréelle contrastaient avec le terrain foisonnant d'herbes folles. Le propriétaire était un sculpteur aux cheveux blancs. Un génie fantasque vivant dans un univers à la fois végétal et minéral. Frans Galateia avait voué sa vie à son art ; de l'aube jusqu'au crépuscule, il taillait inlassablement la pierre.

Le maître avait une prédilection pour les statues de jeunes femmes dansantes. L'endroit était rempli de ces figures de marbre ondulantes. Les plus jolies filles du pays de Waldgan se succédaient dans l'atelier du maître et posaient pour lui durant de longues heures. Frans leur demandait quelques fois de tournoyer sous les oliviers. Mais ni les modèles ni les statues des modèles ne trouvaient jamais grâce aux yeux du vieux sculpteur. Elles n'étaient jamais assez belles à ses yeux.

Un petit garçon venait parfois troubler la quiétude du jardin et le travail du maître :

– Bonjour, oncle Frans ! Tu sculptes encore une danseuse ?

Yann Egoak avait surgi de nulle part et regardait son oncle avec de grands yeux farceurs. Le jardin de Frans,

dédale de marbre et de mauvaises herbes, constituait un terrain de jeu idéal pour l'enfant. Du haut de ses huit ans, il avait le droit de marcher dans les plates-bandes, de se cacher dans les buissons et de se moquer des attitudes figées des modèles. Il avait aussi le privilège de pouvoir poser des questions à longueur de journée :

– Pourquoi tu fais comme ça et pas comme ça ? Et moi, je voudrais tant que tu sculptes un grand guerrier avec une hache et un bouclier en bois !

– Yann, tu n'as qu'à le sculpter toi-même, ton traîneur de sabre ! Tu n'as même pas fini celui que tu as commencé !

– Oui… mais je lui ai éclaté le nez à mon guerrier, et il est raté

L'enfant tendit à son oncle une figurine grossièrement taillée dans un morceau de chêne. Il lui manquait effectivement un nez.

Frans mi-amusé, mi-agacé dit au petit :

– Arrête de te battre contre la matière. La sculpture n'a rien à voir avec le combat, alors sois délicat ! Patience et finesse ! Pour ton guerrier, tu es allé contre le fil du bois, tu as taillé dans le sens inverse des fibres du chêne, c'est pour cela que son nez a éclaté. Le bois est un élément susceptible ! Tu dois utiliser les irrégularités de la matière, ce n'est pas la peine de les contourner. Donne-moi ta gouge ! Regarde bien, je vais faire apparaître le nez de ton guerrier dans le nœud du bois !

L'enfant lui tendit l'outil tranchant qui lui avait servi à tailler sa figurine. En quelques coups d'une extrême précision, le vieux sculpteur avait rattrapé le visage du guerrier.

Le jeune Egoak regarda son oncle avec des yeux remplis d'admiration. Frans était un sculpteur original dans le pays de Waldgan, singulier par son esthétique et sa virtuosité, mais aussi par la matière qu'il avait choisi de travailler : le marbre.

La civilisation des Waldgangers était bâtie sur le travail du bois. Waldgan était un pays de forêts immenses et profondes ; un écureuil aurait pu le traverser du nord au sud et d'est en ouest, en sautant de branche en branche, sans jamais toucher le sol.

Sur le continent de Gilgal, les Waldgangers passaient pour être le peuple de la sève. Ils habitaient dans des maisons construites avec des rondins de bois brut, parfois perchées entre les branches des arbres. Sous les frondaisons de Waldgan vivaient toutes sortes d'artisans : charpentiers, ébénistes, marqueteurs.

Avoir affaire à un sculpteur de pierre était une rareté.

– Pourquoi tu ne travailles jamais le bois comme les autres ?

– Dans ma jeunesse, j'ai commencé comme tout le monde. J'ai sculpté de nombreuses figures dans des essences très différentes. Mais tout a basculé, avec ce qui s'est passé.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– L'incendie de Jacaranda !

– Raconte-moi !

– C'était un jour de grand vent. Le feu s'est déclaré au cœur du village de Jacaranda. Les arbres et les maisons, tout a brûlé ! Mon atelier n'a pas été épargné par les flammes. Tu vois, Yann, ce jardin est devenu un gigantesque brasier ! Je n'ai rien pu sauver, je me suis précipité vers le lac de l'Œil Sombre, comme tous les villageois, pour sauver ma peau.

Dans son esprit, l'enfant visualisa le lac qui s'étendait non loin du village. C'était dans ce bassin entouré d'arbres qu'il avait appris à nager. Il essaya d'imaginer les habitants de Jacaranda se jetant dans l'Œil Sombre, troublant le calme de ses eaux pour se soustraire aux flammes assassines.

– Depuis l'île qui se trouve en son centre, les rescapés de l'incendie ont vu partir leur existence en fumée. Les gens ont tellement pleuré que le niveau de l'eau a augmenté submergeant tout à fait la petite île du lac. C'est pour ça qu'on l'a appelé l'Œil Sombre !

– C'est vrai que je n'ai jamais vu d'île sur ce lac, remarqua l'enfant.

– C'est aussi pour ça qu'on n'a pas le droit de jouer avec le feu !

– Oui, je le sais !

Les Waldgangers craignaient les flammes plus que tout. Jacaranda, le village natal de Yann, était une bourgade du sud du pays. Les grandes chaleurs d'été alliées au vent favorisaient les incendies. L'emploi du feu était régi par des lois strictes. Pour en restreindre l'usage, les habitants de la forêt recouraient pour s'éclairer à des plantes grimpantes luminescentes, absorbant la lumière le jour et la renvoyant la nuit. Ils plantaient aussi des arbres à lucioles à des endroits stratégiques. Leurs feuilles avaient le pouvoir d'attirer ces insectes luisants en très grand nombre, à la nuit tombée. Dans l'obscurité, ces arbustes fantastiques formaient d'immenses bouquets chatoyants. Sous leurs racines reposaient aussi les pierres de Dodone, minéraux phosphorescents. Il était courant de croiser des Waldgangers creusant la terre pour dénicher ces roches lumineuses bien utiles au promeneur nocturne.

Malgré la diversification des sources de lumière, les accidents liés au feu étaient parfois inévitables ; ils pouvaient prendre une ampleur catastrophique, comme en témoignait l'incendie de Jacaranda.

Frans poursuivit son histoire :

– Je n'ai retrouvé que des troncs calcinés et des cendres bientôt balayées par le vent. Nous avons replanté des pins et des oliviers ; la forêt a repris ses droits. Mais les âmes de Jacaranda ont longtemps ressenti la brûlure de ce feu qui a tout emporté. Moi, je n'ai plus jamais voulu sculpter le bois trop combustible, je suis parti loin de Jacaranda pour oublier ce désastre. J'ai traversé le continent en long et en large… Un jour, j'ai fait une halte dans les montagnes blanches de Lunensis, en YamaHor, dans la famille de ton père. Lorsque je suis revenu à Jacaranda, les arbres avaient repoussé. J'ai d'abord reconstruit la maison, puis l'atelier, et quand tout cela a été fini, quelqu'un a fait livrer au beau milieu de mon jardin, un immense bloc de marbre blanc. J'ai reconnu la pierre de YamaHor. Elle avait été envoyée par ton père depuis Lunensis. Je n'avais pas touché mes outils depuis l'incendie, mais je me suis mis à tailler le marbre, jusqu'à ce qu'une danseuse jaillisse de la pierre. C'est en frappant la roche, en faisant luire ses innombrables cristaux… que j'ai retrouvé le goût de l'art ! J'ai pris la décision de ne plus travailler que cette matière.

Yann connaissait la suite de l'histoire : depuis ce jour, son oncle s'appliquait à faire danser le marbre, entre les arbres et les fleurs, sans craindre que le feu emporte ses créatures de pierre. Ses œuvres ne tardèrent pas à être reconnues. Les

statues de Frans Galateia étaient recherchées et livrées dans les trois pays du continent de Gilgal. Il était célèbre.

Pendant que Frans s'employait à créer le mouvement dans l'immobilité de la pierre, le jeune Egoak regardait le vent jouer avec les feuilles des arbres du jardin, et jusque dans les plis du marbre, il tentait de deviner son chemin. Parfois, le petit garçon interrompait ses rêveries pour observer les gestes précis du sculpteur et l'écouter penser à voix haute :

– La beauté ne se laisse jamais saisir. Il faut toute une existence pour réussir à l'embrasser !

– Moi je crois que je peux l'attraper, répondait Yann en pointant du doigt une gracieuse jeune femme qui posait adossée à un grand pin.

Et il se lançait à sa poursuite dans le jardin tandis que le modèle poussait des cris joyeux.

Frans s'amusait des espièglerie de son neveu, mais une fois le jeu terminé, il prenait le diablotin par la main, et lui soufflait à l'oreille :

– La beauté de la jeunesse passe, mais la beauté de l'art ne passe jamais !

L'enfant acquiesçait bien qu'il fût un peu petit pour comprendre.

– Et l'inspiration… oncle Frans, elle vient d'où l'inspiration ?

– Oh ! L'inspiration est un vent mystérieux. L'inspiration, je ne sais pas trop d'où elle vient, je ne sais pas vraiment où elle va !

L'air paisible, le vieil homme levait les yeux au ciel. Le petit garçon plissait les siens pour tenter de découvrir ce que Frans distinguait entre les nuages : le vent qui passait.

Peut-être. Mais les courants d'air étaient assez transparents, et l'enfant bien trop impatient.

– Je dois y aller ! Maman veut que je lui cueille de l'ail des ours !

Avant que son oncle ait pu lui dire au revoir, Yann avait disparu entre les arbres, aussi rapide et insaisissable que le vent.

2. Le jardin des simples

Yann Egoak entra dans le jardin des simples en braillant :

– Maman, ça y est ! Je t'ai cueilli de l'ail des ours et j'ai trouvé des angéliques. Et ça aussi !

L'enfant sortit de sa gibecière un lapin et deux perdreaux qu'il tendit, d'un air triomphant, à sa mère. Elle était penchée vers la terre, occupée à tailler un plant de verveine. Elle leva le regard vers son fils :

– Eh bien ! Nous ne risquons pas de mourir de faim ce soir !

Elle repoussa une mèche rousse qui lui voilait les yeux, laissant transparaître les taches de son qui constellaient ses joues blanches. Yann s'était demandé un jour, avec inquiétude, si les superbes cheveux de sa mère tomberaient à la façon des feuilles d'automne. Il faut dire qu'ils avaient la couleur exacte des érables de novembre. Au grand soulagement du petit garçon, sa mère passa les frimas sans devenir chauve.

La jeune femme rousse s'appelait Mélipal Egoak. Elle évoluait avec son fils et sa fille dans un univers tout aussi étonnant que celui de son frère Frans : le jardin des simples. Mais sur ce terrain-là, il n'y avait pas d'herbes folles. Le petit n'avait pas le droit de jouer dans les carrés de terre, car